

XV

LES DONS DES TROIS ANIMAUX

Il était une fois trois cordonniers, qui allaient de village en village. Passant un jour dans une forêt, ils virent trois chemins devant eux ; le plus jeune prit le chemin du milieu, et ses compagnons ceux de droite et de gauche.

Au bout de quelque temps, celui qui avait pris le chemin du milieu rencontra un lion, un aigle et une fourmi, qui se disputaient un âne mort. Le jeune homme fit trois parts de l'âne et en donna une à chacun des animaux, puis il continua sa route.

Quand il se fut éloigné, le lion dit aux deux autres : « Nous avons été bien malhonnêtes de n'avoir pas remercié cet homme qui nous a fait si bien nos parts ; nous devrions lui faire chacun un don. » Et il se mit à courir après lui pour le rejoindre.

Le jeune cordonnier fuyait à toutes jambes, car il croyait que le lion était en colère et qu'il voulait le dévorer. Lorsque le lion l'eut rattrapé, il lui dit : « Puisque tu nous as si bien servis, voici un poil de ma barbe : quand tu le tiendras dans ta main, tu pourras te changer en lion. » L'aigle vint ensuite et lui dit : « Voici une de mes plumes : quand tu la tiendras dans ta main, tu pourras te changer en aigle. » La fourmi étant arrivée, l'aigle et le lion lui dirent : « Et toi, que vas-tu donner à ce jeune homme ? — Je n'en sais rien, » répondit-elle. — « Tu as six pattes, » dit le lion, « tandis que moi je n'en ai que quatre ; donne-lui en une, il t'en restera encore cinq. » La fourmi donna donc une de ses pattes au cordonnier en lui disant : « Quand tu tiendras cette patte dans ta main, tu pourras te changer en fourmi. »

A l'instant même le jeune homme se changea en aigle pour

éprouver si les trois animaux avaient dit vrai. Il arriva vers le soir dans un village et entra dans la cabane d'un berger pour y passer la nuit. Le berger lui dit : « Il y a près d'ici, dans un château, une princesse gardée par une bête à sept têtes et par un géant. Si vous pouvez la délivrer, le roi son père vous la donnera en mariage. Mais il faut que vous sachiez qu'il a déjà envoyé des armées pour tuer la bête, et qu'elles ont toutes été détruites. »

Le lendemain matin, le jeune homme s'en alla vers le château. Quand il fut auprès, il se changea en fourmi et monta contre le mur. Une fenêtre était entr'ouverte ; il entra dans la chambre, après avoir repris sa première forme, et trouva la princesse. « Que venez-vous faire ici, mon ami ? » lui dit-elle. « Comment avez-vous fait pour pénétrer dans ce château ? » Le jeune homme répondit qu'il venait pour la délivrer. « Mefiez-vous, » dit la princesse, « vous ne réussirez pas. Beaucoup d'autres ont déjà tenté l'aventure ; ils ont coupé jusqu'à six têtes à la bête, mais jamais ils n'ont pu abattre la dernière. Plus on lui en coupe, plus elle devient terrible, et si on ne parvient à lui couper la septième, les autres repoussent. »

Le jeune homme ne se laissa pas intimider ; il alla se promener dans le jardin, et bientôt il se trouva en face de la bête à sept têtes, qui lui dit : « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ? tu es sorti de terre et tu retourneras en terre. — Je viens pour te combattre. » La bête lui donna une épée, et le jeune homme se changea en lion. La bête faisait de grands sauts pour le fatiguer ; cependant, au bout de deux heures, il lui coupa une tête. « Tu dois être las, » lui dit alors la bête, « moi aussi ; remettons la partie à demain. »

Le jeune homme alla dire à la princesse qu'il avait déjà coupé une tête ; elle en fut bien contente. Le lendemain il retourna au jardin, et la bête lui dit : « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ? tu es sorti de terre et tu retourneras en terre. — Je viens pour te combattre. » La bête lui donna encore une épée, et, au bout de quatre heures de combat, le jeune homme lui coupa encore deux têtes. Puis il alla dire à la princesse qu'il y en avait déjà trois de coupées. « Tâche de les couper toutes, » lui dit la princesse. « Si tu ne parviens à abattre la septième, tu périras. »

Le jour suivant, il redescendit au jardin. « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ? tu es sorti de terre et tu retourneras en

terre. — Je viens pour te combattre. » Au bout de huit heures de combat, il coupa trois têtes à la bête et courut en informer la princesse. « Tâche de lui couper la dernière, » lui dit-elle, « puis fends cette tête avec précaution, et tu y trouveras trois œufs. Tu iras ensuite ouvrir la porte du géant et tu lui jetteras un des œufs au visage : aussitôt il tombera malade ; tu lui en jetteras un autre, et il tombera mort. Tu lanceras le dernier contre un mur, et il en sortira un beau carrosse, attelé de quatre chevaux, avec trois laquais : tu te trouveras auprès de moi dans ce carrosse, mais avec d'autres habits que ceux que tu portes en ce moment. »

Le jeune homme retourna dans le jardin. « Que viens-tu faire ici, petit ver de terre ? tu es sorti de terre et tu retourneras en terre. — Je viens pour te combattre. » Ils combattirent pendant dix heures : la bête devenait de plus en plus terrible ; enfin le jeune homme lui coupa la septième tête. Il la fendit en deux et y trouva trois œufs, comme l'avait dit la princesse ; puis il alla frapper à la porte du géant. « Que viens-tu faire ici, poussière de mes mains, ombre de mes moustaches ? » lui dit le géant. Le jeune homme, sans lui répondre, lui jeta un des œufs au visage, et le géant tomba malade ; il lui en jeta un second, et le géant tomba mort. Il lança le troisième contre un mur, et aussitôt parut un beau carrosse, attelé de quatre chevaux, avec trois laquais. La princesse était dans le carrosse, et le cordonnier s'y trouva près d'elle ; elle lui donna un mouchoir dont les quatre coins étaient brodés d'or.

Toute la ville sut bientôt que la princesse était délivrée. Or il y avait là un jeune homme qui aimait la princesse et qui avait essayé de tuer la bête à sept têtes. Quand la princesse et le cordonnier s'embarquèrent pour se rendre chez le roi (car il fallait passer la mer), ce jeune homme partit avec eux.

Un jour, pendant la traversée, il dit au cordonnier : « Regarde donc dans l'eau le beau poisson que voilà. » Le cordonnier s'étant penché pour voir, l'autre le jeta dans la mer, où il fut avalé vivant par une baleine. Le jeune homme dit ensuite à la princesse : « Si tu ne dis pas que c'est moi qui t'ai délivrée, je te tuerai. » La jeune fille promit de faire ce qu'il exigeait d'elle. En arrivant chez le roi son père, elle lui dit que c'était ce jeune homme qui l'avait délivrée, et l'on décida que la noce se ferait dans trois jours.

Cependant il y avait sur un pont un mendiant qui jouait du violon. Les baleines aiment beaucoup la musique ; celle qui avait avalé le cordonnier s'approcha pour entendre. Le mendiant lui dit : « Si tu veux me montrer la tête du cordonnier, je jouerai pendant un quart d'heure. — Je le veux bien, » répondit la baleine. Au bout d'un quart d'heure il s'arrêta. « Tu as déjà fini ? — Oui, mais si tu veux me le montrer jusqu'aux cuisses, je jouerai pendant une demi-heure. — Je ne demande pas mieux. » Au bout de la demi-heure, il s'arrêta. « Tu as déjà fini ? — Oui, mais si tu veux me le montrer jusqu'aux genoux, je jouerai pendant trois quarts d'heure. — Je le veux bien. » Au bout des trois quarts d'heure : « Tu as déjà fini ? — Oui, j'ai fini ; il paraît que tu ne trouves pas le temps long. Si tu veux me montrer le cordonnier depuis la tête jusqu'aux pieds, je jouerai pendant une heure. — Volontiers, » dit la baleine. Et elle le montra tout entier au mendiant. Aussitôt le cordonnier se changea en aigle et s'envola. Le mendiant s'enfuit au plus vite, et il fit bien, car au même instant la baleine, furieuse de voir le cordonnier lui échapper, donna un coup de queue qui renversa le pont.

Le jour fixé pour les noces de la princesse, on devait habiller de neuf tous les mendiants et leur donner à boire et à manger. Le cordonnier vint au palais avec ses habits froissés et tout mouillés ; il s'assit près du feu pour se sécher et tira de sa poche le mouchoir aux quatre coins brodés d'or, que lui avait donné la princesse. Une servante le vit et courut dire à sa maîtresse : « Je viens de voir un mendiant qui a un mouchoir aux quatre coins brodés d'or : ce mouchoir doit vous appartenir. » La princesse voulut voir le mendiant et reconnut son mouchoir ; elle dit alors à son père que ce mendiant était le jeune homme qui avait tué la bête à sept têtes.

Le roi alla trouver celui qui devait épouser sa fille et lui dit : « Eh bien ! mon gendre, voulez-vous venir voir si tout est prêt pour le feu d'artifice ? — Volontiers, » répondit le jeune homme. Quand ils furent dans la chambre où se trouvaient les artifices, le roi y mit le feu, et le jeune homme fut étouffé.

La princesse se maria, comme on l'avait décidé, le troisième jour ; mais ce fut avec le cordonnier.

REMARQUES

Ce conte a été apporté à Montiers-sur-Saulx par un jeune homme qui l'avait appris au régiment, comme le n° 3.

Comparer, dans notre collection, le n° 50, *Fortuné*.

*
* *

Les trois thèmes dont se compose notre conte, — partage fait par le héros entre plusieurs animaux et dons qui lui sont faits par eux; délivrance d'une princesse, prisonnière d'un géant ou d'un autre être malfaisant, et enfin délivrance du héros lui-même retenu captif au fond des eaux, — ces trois thèmes, à notre connaissance, ne se rencontrent pas souvent combinés dans un même récit. En revanche, dans les collections déjà publiées, ils se trouvent plusieurs fois isolément ou groupés par deux.

*
* *

Pour la réunion des trois thèmes, nous citerons d'abord un conte toscan (Gubernatis, *Novelline di Santo-Stefano*, n° 23) : Un jeune homme, envoyé par une princesse à la recherche de sa fille, qui a été enlevée par un magicien, rencontre sur son chemin un lion, un aigle et une fourmi qui ne peuvent s'entendre sur le partage d'un cheval mort. A leur prière, il fait les parts, et, en récompense, le lion lui donne la force de sept lions, l'aigle la force de sept aigles, la fourmi la force de sept fourmis. Grâce au don de l'aigle, le jeune homme prend son vol et arrive sur la tour où est retenue la princesse ; le don de la fourmi lui permet de pénétrer dedans. Il demande à la princesse comment il pourra l'enlever au magicien. Elle lui dit qu'il faut déraciner un certain bois et dessécher une fontaine qui s'y trouve : au fond de cette fontaine il y a un aigle, dans l'aigle un œuf ; si on jette l'œuf au front du magicien, celui-ci disparaîtra, ainsi que sa tour. Le jeune homme, avec la force de sept lions, déracine le bois et dessèche la fontaine ; avec la force de sept aigles, il combat l'aigle. Quand il a l'œuf, il le jette au front du magicien, et aussitôt il se trouve seul avec la princesse dans une île déserte. Après un épisode dans lequel un marin enlève la princesse et se fait passer pour son libérateur, le héros épouse la princesse. Mais un jour, par suite d'un dernier enchantement du magicien, le jeune homme est englouti sous terre¹. Alors la princesse jette au magicien une boule de cristal, et le magicien lui fait voir son mari ; puis elle lui donne une boule d'argent, et le magicien approche d'elle le jeune homme ; enfin une boule d'or, et le magicien le présente à la princesse sur la paume de sa main : aussitôt le jeune homme se transforme en aigle et s'envole.

Dans un conte écossais (Campbell, n° 4, var. 1), les trois thèmes sont rangés différemment ; le troisième est placé avant le second. Le héros a été promis par son père à une ondine. Il partage une proie entre un lion, un loup

1. Dans tous les autres contes de cette famille où se rencontre ce thème, c'est, comme dans notre conte, au fond des eaux que le héros est prisonnier.

et un faucon, qui ici lui promettent simplement de venir à son aide en cas de besoin. Plus tard il sauve une princesse qui devait être livrée à un dragon, et il l'épouse. Dans la suite, l'ondine l'attire dans la mer. Sur le conseil d'un devin, la princesse s'assied sur le rivage et se met à jouer de la harpe. L'ondine, ravie de l'entendre, lui montre, pour qu'elle continue à jouer, d'abord la tête du jeune homme, puis peu à peu le jeune homme tout entier : celui-ci pense au faucon, et, métamorphosé aussitôt en faucon, il s'envole. (Ici nous avons la forme originale du passage de notre conte où intervient si bizarrement le mendiant qui joue du violon.) La princesse ayant été à son tour enlevée par l'ondine, son mari apprend du devin que, dans une certaine vallée, il y a un bœuf, dans le bœuf un bétail, dans le bétail une oie, dans l'oie un œuf où est l'âme de l'ondine. Avec l'aide des animaux reconnaissants et d'une loutre, il s'empare de l'âme de l'ondine. Celle-ci périt, et la princesse est délivrée.

Dans un conte allemand (Proehle, I, n° 6), les trois thèmes sont disposés de la même manière que dans notre conte et dans le conte toscan ; mais le second de ces thèmes est altéré et le dernier absolument défiguré. On remarquera qu'ici le héros est jeté dans la mer par un rival, comme dans notre conte.

Les contes qui vont suivre ne renferment que deux des trois thèmes. Voici, par exemple, un conte grec moderne d'Epire (Hahn, n° 5) : Un prince, qui a été promis avant sa naissance à un *drakos* (sorte d'ogre), s'enfuit quand celui-ci somme le roi de tenir sa promesse. Le jeune homme rencontre un lion, un aigle et une fourmi, entre lesquels il partage une proie, et il reçoit d'eux le don de se transformer à volonté en lion, en aigle et en fourmi. Grâce à ce don, il conquiert la main d'une princesse. Mais un jour qu'il veut boire à une fontaine, le *drakos* surgit et l'avale. Alors, la princesse, femme du jeune homme, suspend des pommes au dessus de la fontaine : pour avoir ces pommes, le *drakos* montre à la princesse la tête de son mari ; un autre jour, il lui fait voir le prince jusqu'à la ceinture ; enfin, il le sort tout à fait de l'eau. Aussitôt le jeune homme se change en fourmi, puis en aigle, et s'envole.

L'introduction de ce conte, — la promesse au *drakos*, — est tout à fait analogue à l'introduction du conte écossais résumé plus haut. Nous la retrouverons encore dans d'autres contes. D'abord dans un conte allemand du Haut-Palatinat, résumé par M. R. Kœhler (*Orient und Occident*, II, p. 117-118). Là, le héros est promis à une ondine, comme dans le conte écossais. Les dons lui sont faits par un ours, un renard, un faucon et une fourmi, entre lesquels il a partagé un cheval, et, grâce à ces dons, il épouse une princesse. Plusieurs années après, il tombe au pouvoir de l'ondine. Pour le délivrer, sa femme prend le même moyen que la princesse du conte toscan et du conte grec : seulement, au lieu de boules ou de pommes, elle donne successivement à l'ondine trois bijoux d'or : un peigne, un anneau et une pantoufle.

Dans un conte de la Basse-Bretagne (Luzel, 5^e rapport, p. 36), où se trouvent aussi le partage et les dons des animaux, le héros est jeté du haut d'une falaise dans la mer par un ancien prétendant de la princesse, sa femme. Une sirène qui avait déjà manifesté son affection pour lui, quand il était tout

enfant, s'empare de lui. La princesse ne figure pas dans la dernière partie de ce conte breton. Un jour, la sirène consent à éléver le héros sur la paume de sa main au dessus des flots. Aussitôt il souhaite de devenir épervier et s'envole auprès de sa femme qui, le croyant mort, allait se marier avec le prince qui l'avait jeté à la mer.

Plusieurs contes, — recueillis dans la Haute-Bretagne (Sébillot, I, n° 9), dans les Flandres (Wolf, *Deutsche Märchen und Sagen*, n° 20), en Allemagne (Wolf, p. 82), dans le Tyrol allemand (Zingerle, II, n° 1), en Danemark (Grundtvig, II, p. 194), en Norvège (Asbjørnsen, *Tales of the Fjeld*, p. 223), dans le pays basque (Webster, p. 80), — n'ont que les deux premiers thèmes : le partage, suivi des dons des animaux, et la délivrance d'une princesse prisonnière d'un être malfaisant.

Ces deux thèmes sont réunis à d'autres dans deux contes italiens de la Toscane et du Montferrat (Comparetti, n°s 32 et 55), dans un conte italien des Abruzzes (Finamore, n° 19, p. 87) et dans un conte sicilien de la collection Pitrè (II, p. 215).

Enfin, le troisième de nos thèmes figure seul, avec l'introduction de certains des contes ci-dessus résumés, dans un conte originaire de la Haute-Lusace (Grimm, n° 181). Là, un enfant a été promis par son père, sans que celui-ci s'en doutât, à l'ondine d'un étang. L'enfant grandit et il se marie. Un jour, il s'approche de l'étang ; l'ondine l'y entraîne. Une bonne vieille donne à la femme du jeune homme un peigne d'or, et lui dit de le déposer sur le bord de l'étang. Une vague emporte le peigne, et la tête du jeune homme apparaît. Après que sa femme a déposé sur la rive une flûte d'or, il sort de l'eau jusqu'à mi-corps. Enfin elle apporte un rouet d'or, et son mari apparaît tout entier. Il saute sur le rivage et échappe à l'ondine. (Comparer un conte allemand de la collection Wolf, p. 377). — Cette troisième partie se trouve encore, mais rattachée à un autre conte, dans la collection de contes flamands de M. Deulin (II, p. 92) : Le héros est entraîné par la Dame des Clairs au fond d'un lac. Sa femme erre le soir sur le bord du lac avec son petit enfant. Le petit ayant commencé à pleurer, elle lui donne pour l'apaiser une pomme d'or. La pomme roule dans l'eau : aussitôt la tête du héros apparaît. Une seconde pomme d'or roule encore dans le lac : le héros apparaît jusqu'à la ceinture. Une troisième est jetée dans les flots par l'enfant, et son père se montre tout entier. Sa femme lui lance ses tresses d'or ; il les saisit et saute sur la rive.

*
* *

Au XVII^e siècle, un conte, formé, comme plusieurs des contes précédents, du premier et du troisième de nos thèmes, était recueilli par Straparola (n° 9 de la traduction allemande des contes par Valentin Schmidt) : Fortunio a quitté sa mère adoptive, qui l'a maudit en formant le souhait qu'une sirène l'entraîne au fond des eaux. Sur son chemin, il partage un cerf entre un loup, un aigle et une fourmi, qui lui font chacun le don que l'on connaît. Fortunio arrive dans un pays où la main d'une princesse doit être accordée à celui qui sera vainqueur dans un tournoi. Il se change en aigle et pénètre dans la chambre de la princesse, qui lui donne de l'argent pour qu'il s'équipe et

prenne part au tournoi. Trois jours de suite vainqueur, il épouse la princesse. Plus tard, il s'embarque pour chercher des aventures. Une sirène l'entraîne au fond de la mer. — La princesse, femme de Fortunio, s'embarque à son tour, avec son enfant, pour aller à la recherche de son mari. L'enfant pleure ; la princesse lui donne une jolie pomme de cuivre. La sirène, ayant aperçu la pomme, prie la princesse de la lui donner : en échange, elle lui montrera Fortunio jusqu'à la poitrine. Ensuite, en échange d'une pomme d'argent, elle montre à la princesse son mari jusqu'aux genoux, et enfin, tout entier en échange d'une pomme d'or. Fortunio souhaite alors de devenir aigle et s'envole sur le vaisseau.

*
* *

Revenons sur un trait de notre conte, sur cet œuf que le héros a trouvé dans la septième tête de la bête et qu'il jette au front du géant pour le faire mourir. Dans un conte sicilien (Pitrè, II, p. 215), mentionné ci-dessus, Beppino partage un âne mort entre une fourmi, un aigle et un lion. Pour pénétrer dans le palais où sa femme est tenue emprisonnée par un magicien, il se change en aigle et en fourmi. Il combat un lion, le tue, l'ouvre : il en sort deux colombes. Beppino les saisit, en tire deux œufs et les brise sur le front du magicien, qui meurt. — Comparer un autre conte sicilien (nº 6 de la collection Gonzenbach) : Joseph, changé en lion, combat un dragon. Quand il l'a tué, il ouvre la septième tête, d'où sort un corbeau qui a un œuf dans le corps. Cet œuf, il le jette au front du géant qui garde la princesse, sa femme, et le géant périt.

Dans ces deux contes, ainsi que dans le nôtre et dans le conte toscan cité plus haut, l'idée première s'est obscurcie. Elle se retrouve sous sa forme complète dans plusieurs contes de ce type (dans le conte écossais, par exemple), et aussi dans d'autres. Ainsi, dans un conte lapon (*Germania*, année 1870), une femme qui a été enlevée par un géant lui demande où est sa vie. Il finit par le lui dire : dans une île au milieu de la mer il y a un tonneau ; dans ce tonneau, une brebis ; dans la brebis, une poule ; dans la poule, un œuf, et dans l'œuf, sa vie. Grâce à l'aide de plusieurs animaux, le fils de la femme retenue prisonnière (d'ordinaire, c'est son prétendant ou son mari) parvient à s'emparer de l'œuf et fait ainsi mourir le géant.

Comparer, pour ce thème, un second conte écossais (Campbell, nº 1) ; plusieurs contes bretons (nº 5 de la collection A. Troude et G. Milin ; 1^{er} rapport de M. Luzel, p. 112 ; cf. 5^e rapport, p. 13) ; des contes allemands (Müllenhoff, p. 404 ; Proehle, I, nº 6 ; Curtze, nº 22) ; un conte du « pays saxon » de Transylvanie (Haltrich, nº 33) ; un conte norwégien (Asbjørnsen, I, nº 6) ; deux contes islandais (Arnason, pp. 456 et 518) ; des contes russes (Gubernatis, *Zoological Mythology*, II, pp. 338 et 395 ; Dietrich, nº 2) ; un conte lithuanien (Chodzko, p. 218) ; des contes italiens (Gubernatis, *loc. cit.*, p. 314 ; Comparetti, nos 32 et 55) ; un conte portugais du Brésil (Roméro, nº 1, etc.)

En Orient, nous pouvons rapprocher de cette partie de notre conte un conte des Tartares de la Sibérie méridionale (tribu des Barabines), recueilli par

M. Radloff (IV, p. 88). Dans ce conte, une femme qui a été enlevée par Tasch-Kan feint de consentir à l'épouser et lui demande où se trouve son âme. « Je vais te le dire, » répond Tasch-Kan. « Sous sept grands peupliers il y a une fontaine d'or ; il y vient boire sept *marals* (sorte de cerfs), parmi lesquels il y en a un dont le ventre traîne à terre ; dans ce maral il y a une cassette d'or ; dans cette cassette d'or, une cassette d'argent ; dans la cassette d'argent, **sept caïles** ; l'une a la tête d'or et le reste du corps d'argent. Cette caille, c'est ma vraie âme. » Le beau-frère de la femme a tout entendu. Il peut ainsi la délivrer.

Dans un conte arabe (*Histoire de Seif-Almoulouk et de la Fille du Roi des Génies*, faisant partie de certains manuscrits des *Mille et une Nuits*), un génie finit par dire à une jeune fille qu'il a enlevée où est son âme : elle est dans un passereau qui est enfermé dans une petite boîte ; cette boîte se trouve dans sept autres ; celles-ci, dans sept caisses ; les caisses, dans un bloc de marbre au fond de la mer.

Un livre siamois (Bastian, *die Völker des östlichen Asiens*, t. IV, 1868, p. 340) raconte que Thossakan, roi de Ceylan, pouvait, grâce à son art magique, faire sortir son âme de son corps et l'enfermer dans une boîte qu'il laissait dans sa maison pendant qu'il allait en guerre, ce qui le rendait invulnérable. Au moment de combattre le héros Rama, il confie la boîte à un ermite, et Rama voit avec étonnement que ses flèches atteignent Thossakan sans lui faire de blessures. Hanouman, le compagnon de Rama, qui se doute de la chose, consulte un devin, lequel découvre, par l'inspection des astres, où se trouve l'âme de Thossakan ; Hanouman prend la forme de ce dernier et se rend auprès de l'ermite, à qui il redemande son âme. A peine a-t-il la boîte, qu'il s'élève en l'air en la pressant si fort entre ses mains qu'il l'écrase, et Thossakan meurt.

Le même thème se retrouve dans une légende historique, se rattachant à l'origine de la ville de Ghilghit, dans le Dardistan¹. Dans cette légende, recueillie par M. Leitner (*The Languages and Races of Dardistan*, III, p. 8), la fille du roi Shiribadatt, épouse d'un jeune homme nommé Azru, l'épouse secrètement, après s'être obligée par le plus grand des serments à l'aider dans toutes ses entreprises. Alors Azru dit à la princesse qu'il est venu pour faire mourir le roi et que c'est elle qui devra le tuer. D'abord elle s'y refuse ; puis, liée par son serment, elle finit par consentir à demander au roi où est son âme. « Vous n'aurez, » lui dit Azru, « qu'à refuser toute nourriture pendant trois ou quatre jours ; votre père vous demandera la raison de cette conduite, et vous lui répondrez : Mon père, vous êtes souvent loin de moi pendant plusieurs jours de suite : j'ai peur qu'il ne vous arrive malheur. Rassurez-moi en me faisant connaître où est votre âme et en me montrant que votre vie est en sûreté. » La princesse se conforme à ces instructions, et, à la fin, le roi lui dit de ne pas se tourmenter : son âme est dans les neiges, et il ne peut périr que par le feu. Azru trouve moyen de le faire ainsi périr. — Il y a dans cette fin, comme on voit, un obscurcissement de l'idée première.

1. Le Dardistan est une contrée située au nord de Cachemire, dans la vallée du Haut-Indus, entre trois chaînes de montagnes : l'Himalaya, le Karakorum et l'Hindoukousch.

Dans un conte kabyle (J. Rivière, p. 191), la « destinée » d'un ogre est dans un œuf, l'œuf dans un pigeon, le pigeon dans une chamelle, la chamelle dans la mer.

Arrivons à l'Inde. Dans un livre hindoustani (Garcin de Tassy, *Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie*, t. II, p. 557), un prince « éventre avec son poignard un poisson dans lequel un *div* (espèce d'ogre) avait caché son âme ».

Nous pouvons également citer plusieurs contes populaires recueillis dans diverses parties de l'Inde. D'abord un conte du Deccan (miss Frere, p. 13) : Une princesse, retenue prisonnière par un magicien qui veut l'épouser, obtient de lui par de belles paroles qu'il lui dise s'il est ou non immortel. « Je ne suis pas comme les autres, » dit-il. « Loin, bien loin d'ici, il y a une contrée sauvage couverte d'épais fourrés. Au milieu de ces fourrés s'élève un cercle de palmiers, et, au centre de ce cercle, se trouvent six jarres pleines d'eau, placées l'une sur l'autre : sous la sixième est une petite cage, qui contient un petit perroquet vert, et, si le perroquet est tué, je dois mourir. Mais il n'est pas possible que personne prenne jamais ce perroquet ; car, par mes ordres, des milliers de génies entourent les palmiers et tuent tous ceux qui en approchent. »

Voici maintenant un conte recueilli dans le Kamaon, près de l'Himalaya (Minaef, n° 10) : Un fakir, très versé dans la magie, a enlevé une princesse, belle-fille d'un roi, au moment où elle entrait dans son ermitage pour lui apporter à manger : par un tour de son art, ermitage et princesse ont été transportés au bord de la septième mer. Le mari de la princesse et les six autres fils du roi sont allés successivement à la recherche de la princesse, mais, à peine arrivés en présence du fakir, ils ont tous été changés en arbres par celui-ci. Il ne reste plus qu'un fils de ces princes, qu'on a eu bien de la peine à élever jusqu'à l'âge de douze ans. Un jour, continue le conte kamaonien, le jeune garçon demanda à son grand-père où étaient les sept princes, son père et ses oncles. Le roi lui répondit : « Le jour où tu es venu au monde, il leur est arrivé un grand malheur. Ils sont devenus des arbres, là-bas, au bord de la septième mer, et ta tante a été emmenée au même endroit par un fakir. » Le jeune prince se mit en route et il arriva chez sa tante pendant l'absence du fakir. Avant de la quitter, il lui dit : « Demande au fakir où est son souffle. » Le fakir, étant revenu à la maison, remarqua que la princesse ne disait rien. Il lui demanda ce qu'elle avait. La princesse répondit : « Tu es fakir et moi princesse. Quand tu seras mort, que ferai-je dans cette forêt ? — Je ne mourrai jamais, » dit le fakir ; « je suis immortel. » Et il ajouta : « Au bord de la sixième mer, il y a un palais sous lequel se trouve un *dharmaśālā* (hospice pour les pèlerins), et, plus bas encore, sous terre, il y a une cage de fer, dans laquelle se trouve un perroquet. C'est seulement si l'on tue ce perroquet que je mourrai. » La princesse ayant rapporté à son neveu ce que le fakir avait dit, le jeune prince se rendit sur le bord de la sixième mer. Il y avait là, dans une ville, un roi qui avait une fille à marier et qui ne trouvait pas de gendre. Un pâtre qui faisait paître les vaches et les buffles, ayant vu passer le prince, dit au roi qu'il venait d'arriver

dans la ville un beau jeune homme, digne d'épouser la princesse. Le roi fit rassembler tous ceux qui étaient nouvellement arrivés dans la ville; ils se présentèrent tous devant le roi, et « le cœur de la princesse s'arrêta sur le jeune prince ». Alors le roi fit baigner, raser, habiller le jeune homme, et on célébra les noces. Un jour, le prince dit au roi qu'il avait une demande à lui adresser, et il le pria de lui donner le palais bâti sur le bord de la sixième mer. L'ayant obtenu, il envoya des ouvriers pour l'abattre; il fit aussi démolir le *dharmasāla*, sous lequel on trouva la cage avec le perroquet. Il coupa au perroquet les ailes et les pattes; aussitôt le fakir se sentit comme brûlé. « Qui est mon ennemi? » cria-t-il. Le prince alla trouver le fakir en emportant la cage avec le perroquet et dit au fakir : « Transforme ces arbres en hommes. » Le fakir souffla sur les arbres, et ils redevinrent des hommes. Puis il dit au jeune prince : « De grâce, si tu veux me tuer, fais-le vite, pourvu que tu m'enterres. » Le jeune prince tua le perroquet, et le fakir mourut, et on l'enterra selon les rites funéraires.

Un épisode du même genre se trouve encore dans un autre conte indien, recueilli dans le Bengale (*Indian Antiquary*, 1872, p. 115 seq.) et dont nous ferons connaître l'ensemble dans les remarques de notre n° 19, *le Petit Bossu*: Un prince arrive dans une ville où tout est couvert d'ossements humains. Il entre dans une des maisons et y voit une femme étendue morte sur un lit : près d'elle il y a, d'un côté, une baguette d'or ; de l'autre, une baguette d'argent. Le prince prend ces baguettes et touche par hasard le cadavre de la femme avec la baguette d'or : aussitôt elle fait un mouvement et se réveille. « Qui êtes-vous? » s'écrie-t-elle en voyant le jeune homme, « et pourquoi êtes-vous venu ici? Vous êtes dans une ville de *rākshasas* (mauvais génies), qui vous tueront et vous mangeront. » Le prince lui fait connaître le motif de son voyage. Quand les *rākshasas* sont au moment de revenir, elle lui dit de la toucher avec la baguette d'argent, et elle redevient comme morte. Alors il se cache, ainsi que la femme le lui a recommandé, sous une grande chaudière. Les *rākshasas*, à leur retour, rendent la vie à la femme, et celle-ci leur fait la cuisine. — Après leur départ, le jeune homme dit à la femme qu'il faut savoir du plus vieux des *rākshasas* comment ils peuvent être exterminés; voici comment elle s'y prendra : quand elle lavera les pieds du *rākshasa*, elle se mettra à pleurer, et, quand il lui demandera pourquoi, elle dira : « Vous êtes maintenant bien vieux et vous mourrez bientôt : que deviendrai-je alors? les autres *rākshasas* me tueront et me mangeront. Voilà pourquoi je pleure. » Elle fera alors bien attention à ce qu'il répondra. — La femme ayant suivi ces instructions, le vieux *rākshasa* lui dit : « Il est impossible que nous mourions. Votre père a un certain étang; au milieu de cet étang se trouve une colonne de cristal avec un grand couteau et une coloquinte. Or, dans un certain pays, il y a un roi, et ce roi a une reine nommée *Duhā*, et cette reine a un fils boiteux : si ce fils venait ici, qu'il plongeât dans l'étang, les yeux couverts de sept voiles, et que, dès le premier plongeon, il retirât la colonne de cristal ; puis, qu'il coupât d'un seul coup cette colonne, alors il trouverait au milieu la coloquinte, et dans la coloquinte deux abeilles. Si quelqu'un, s'étant couvert les mains de cendres, pouvait réussir à saisir les deux abeilles au moment où elles s'envoleraient et

à les écraser, nous mourrions tous ; mais si une seule goutte de leur sang tombait par terre, nous deviendrions deux fois plus nombreux que nous ne l'étions auparavant. » La femme répond qu'elle est rassurée : jamais le fils de la reine Duhâ ne pourra pénétrer jusqu'ici. — Avec l'aide de la femme, le prince, qui est le fils de la reine Duhâ, parvient à tuer les abeilles, et tous les râkshasas périssent.

Ce thème revêt à peu près la même forme dans deux autres contes indiens. Le premier a été également recueilli dans le Bengale (Lal Behari Day, n° 4). Jeune fille étendue sur un lit comme morte, ressuscitée au moyen d'une baguette d'or, puis replongée dans son sommeil au moyen d'une baguette d'argent ; scène d'attendrissement pour extorquer à la vieille râkshasi le secret d'où dépend la vie de celle-ci ; moyen très compliqué pour arriver à trouver et à détruire les deux abeilles où est cachée l'âme de la râkshasi, tout est identique. L'autre conte indien (*Calcutta Review*, t. LI [1870], p. 124) offre également dans un de ses épisodes une grande ressemblance avec ce même passage ; il n'en diffère guère que par la manière plus simple de tuer le géant. — Comparer encore un épisode d'un conte indien du Pandjab (conte du *Prince Cœur-de-Lion*, *Indian Antiquary*, août 1881, p. 230 ; — Steel et Temple, n° 5), dont nous avons résumé l'ensemble dans les remarques de notre n° 1, *Jean de l'Ours* (pp. 25, 26).

Dans un conte indien de Calcutta (miss Stokes, n° 24), la fille du démon dit au prince qui l'a réveillée de son sommeil magique, que son père ne peut être tué : « De l'autre côté de la mer, il y a un grand arbre ; sur cet arbre, un nid ; dans le nid, une *maina* (sorte d'oiseau). Ce n'est que si l'on tue cette *maina* que mon père peut mourir. Et si, en tuant l'oiseau, on laissait tomber de son sang par terre, il en naîtrait cent démons. Voilà pourquoi mon père ne peut être tué. »

Dans le vieux conte égyptien des *Deux Frères*, dont nous avons parlé dans notre introduction, Bitiou enlève son cœur et le place sur la fleur d'un acacia. Il révèle ce secret à sa femme, qui le trahit. On coupe l'acacia, le cœur tombe par terre, et Bitiou meurt.